# PHILOSOPHIE DE LÉIBNITZ.

Les modernes ont quelques hommes, tels que Bayle, Descartes, Léibnitz & Neuton, qu'ils peuvent opposer & peut-être avec avantage, aux génies les plus étonnans de l'antiquité. S'il existoit au dessus de nos têtes une espece d'êtres qui observât nos travaux, comme nous observons ceux des êtres qui rampent à nos pieds, avec quelle surprise n'auroit-elle pas vu ces quatre merveilleux insectes? Combien de pages n'auroient-ils pas rempli dans leurs éphémérides naturelles? Mais l'existence d'esprits intermédiaires entre l'homme & Dieu n'est pas assez constatée pour que nous n'osions pas supposer que l'immensité de l'intervalle est vuide, & que dans la grande chaîne, après le créateur universel, c'est l'homme qui se présente; & à la tête de l'espece humaine ou Socrate, ou Titus, ou Marc-Aurele, ou Pascal, ou Trajan, ou Confucius, ou Bayle, ou Descartes, ou Neuton, ou Léibnitz.

Ce dernier naquit à Léipsic en Saxe le 23 Juin 1646; il fut nommé Godefroi-Guillaume. Frédéric son pere étoit professeur en morale & greffier de l'université, & Catherine Schmuck, sa mere, troisieme femme de Frédéric, fille d'un docteur & professeur en droit. Paul Leïbnitz, son grand oncle, avoit servi en Hongrie, & mé-



Digitized by Google

rité en 1600 des titres de noblesse de l'empereur Rodolphe II.

Il perdit son pere à l'âge de 6 ans, & le sort de son éducation retomba sur sa mere, femme de mérite. Il se montra également propre à tous ses genres d'études, & s'y porta avec la même ardeur & le même succès. Lorsqu'on revient sur soi, & qu'on compare les talens qu'on a reçus, avec ceux d'un Léïbnitz, on est tenté de jetter loin les livres, & d'aller mourir tranquille au fond de quelque recoin ignoré.

Son pere lui avoit laissé une assez ample collection de livres; à peine le jeune Léïbnitz sut-il un peu de Grec & de Latin, qu'il entreprit de les lire tous, poëtes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, théologiens, médecins. Bientôt il sentit le besoin de secours, & il en alla chercher. Il s'attacha particuliérement à Jacques Thomasius; personne n'avoit de connoissances plus profondes de la littérature & de la philosophie ancienne que Thomasius, cependant le disciple ne tarda pas à devenir plus habile que son maître: Thomasius avoua la supériorité de Léïbnitz; Léïbnitz reconnut les obligations qu'il avoit à Thomasius. Ce fut souvent entr'eux un combat d'éloge, d'un côté, & de reconnoissance de l'autre.

Léïbnitz apprit sous Thomasius à attacher un grand prix aux philosophes anciens, à la tête desquels il plaça Pythagore & Platon; il eut du goût & du talent pour la poésie: ses vers sont remplis de choses. Je conseille à nos jeunes auteurs de lire ce poëme qu'il composa en 1676 sur la mort de Jean Frédéric de Brunswic, son

Digitized by Google

protecteur; ils y verront combien la poésie, lorsqu'elle n'est pas un vain bruit, exige de connoissances préliminaires.

Il fut profond dans l'histoire; il connut les intérêts des princes. Jean Casimir, roi de Pologne, ayant abdiqué la couronne en 1668, Philippe Guillaume de Neubourg, comte Palatin, fut un des prétendans, & Léibnitz caché sous le nom de *George Ulicorius*, prouva que la république ne pouvoit faire un meilleur choix; il avoit alors vingt-deux ans, & son ouvrage fut attribué aux plus fameux jurisconsultes de son temps.

Quand on commença à traiter de la paix de Nimegue, il y eut des difficultés sur le céremonial à l'égard des princes libres de l'empire qui n'étoient pas électeurs. On refusoit à leurs ministres des honneurs qu'on accordoit à ceux des princes d'Italie. Il écrivit en faveur des premiers l'ouvrage intitulé, *Cæsarini Furstinerii, de jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ.* C'est un systême où l'on voit un Luthérien placer le pape à côté de l'empereur, comme un chef temporel de tous les états chrétiens, du moins en occident. Le sujet est particulier, mais à chaque pas l'esprit de l'auteur prend son vol, & s'éleve aux vues générales.

Au milieu de ses occupations il se livroit avec tous les savans de l'Allemagne & de l'Europe; il agitoit, soit dans des theses, soit dans des lettres, des questions de logique, de métaphysique, de morale, de mathématique & de théologie, & son nom s'inscrivoit dans la plupart des académies.

Les princes de Brunswic le destinerent à écrire

Digitized by Google

l'histoire de leur maison. Pour remplir dignement ce projet, il parcourut l'Allemagne & l'Italie, visitant les anciennes abbayes, fouillant dans les archives des villes, examinant les tombeaux & les autres antiquités, & recueillant tout ce qui pouvoit répandre de l'agrément & de la lumiere sur une matiere ingrate.

Ce fut en passant sur une petite barque seul, de Venise à Mesola, dans les Ferrarois, qu'un chapelet dont il avoit jugé à propos de se pourvoir, à tout événement dans un pays d'inquisition, lui sauva la vie. Il s'éleva une tempête furieuse : le pilote qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, & qui le regardoit comme la cause du péril, proposa de le jetter en mer en conservant néanmoins ses hardes & son argent, qui n'étoient pas hérétiques. Léïbnitz, sans se troubler, tira son chapelet d'un air dévot, & cet artifice fit changer d'avis au pilote. Un philosophe ancien c'étoit, je crois, Anaxagoras l'athée, échappa au même danger, en montrant au loin, à ceux qui méditoient d'appaiser les Dieux en le précipitant dans les flots, des vaisseaux battus par la tempête, & où Anaxagoras n'étoit pas.

De retour de ses voyages en Hanovre en 1699, il publia une portion de la récolte qu'il avoit faite, car son avidité s'étoit jettée sur tout, en un volume *in-fol.* sous le titre de *Code du Droit des Gens.* C'est là qu'il démontre que les actes publiés de nation à nation, sont les sources les plus certaines de l'histoire, & que, quels que soient les petits ressorts honteux qui ont mis en mouvement ces grandes masses, c'est dans les trai-

Digitized by Google

tés qui ont précédé leurs émotions & accompagné leur repos momantané, qu'il faut découvrir leurs véritables intérêts. La préface du *codex juris gentium diplomaticus* est un morceau de génie. L'ouvrage est une mer d'érudition : il parut en 1693.

Le premier volume *scriptorum Brunsviconsia illustrantium*, ou la base de son histoire fut élevée en 1707 ; c'est-là qu'il juge, d'un jugement dont on n'a point appellé, de tous les matériaux qui doivent servir au reste de l'édifice.

On croyoit que des gouverneurs des villes de l'empire de Charlemagne étoient devenus, avec le temps, princes héréditaires ; Léibnitz prouve qu'ils l'avoient toujours été. On regardoit le dixieme & le onzieme siecles comme les plus barbares du christianisme ; Leïbnitz rejette ce reproche sur le treizieme & le quatorzieme siecles, où des hommes pauvres par institut, avides de l'aisance par foiblesse humaine, inventoient des fables par nécessité. On le voit suivre l'enchaînement des événemens, discerner les fils délicats qui les ont attirés les uns à la suite des autres, & poser les regles d'une espece de divination, d'après laquelle l'état antérieur & l'état d'un peuple étant bien connus, on peut annoncer ce qu'il deviendra.

Deux autres volumes, *scriptorum Brunsvicensia illustrantium*, parurent en 1710 & en 1711, le reste n'a point suivi. M. de Fontenelle a exposé le plan général de l'ouvrage dans son éloge de Leïbnitz, *an. de l'acad. des scienc.* 1716.

Dans le cours de ses recherches, il prétendit avoir découvert la véritable origine des François, & il en publia une dissertation en 1716.

Digitized by Google

Leïbnitz étoit grand jurisconsulte; le droit étoit & sera long-temps l'étude dominante de l'Allemagne; il se présenta à l'âge de vingt ans aux examens du doctorat: sa jeunesse, qui auroit dû lui concilier la bienveillance de la femme du doyen de la faculté, excita je ne sais comment, sa mauvaise humeur, & Leïbnitz fut refusé; mais l'applaudissement général & la même dignité qui lui fut offerte & conférée par les habitans de la ville d'Altorf, le vengerent bien de cette injustice. S'il est permis de juger du mérite du candidat par le choix du sujet de sa these, quelle idée ne se formera-t-on pas de Leïbnitz? Il disputa *des cas perplexes en droit*. Cette these fut imprimée dans la suite avec deux autres petits traités, l'un intitulé, *specimen encyclopediæ in jure*, l'autre; *specimen certitudinis seu demonstrationum in jure exhibitum in doctrina conditionum*.

Ce mot *Encyclopédie* avoit été employé dans un sens plus général par Alstedius: celui-ci s'étoit proposé de rapprocher les différentes sciences, & de marquer les lignes de communication qu'elles ont entr'elles. Le projet en avoit plû à Léïbnitz; il s'étoit proposé de perfectionner l'ouvrage d'Alstedius; il avoit appellé à son secours quelques savans: l'ouvrage alloit commencer, lorsque le chef de l'entreprise, distrait par les circonstances, fut entraîné à d'autres occupations, malheureusement pour ceux qui lui ont succédé, & pour qui le même travail n'a été qu'une source de persécutions, d'insultes & de chagrins, qui se sont renouvellés de jour en jour, qui ont commencé il y a plus de quinze ans, & qui ne finiront peut-être qu'avec leur vie.

Digitized by Google

A l'âge de vingt-deux ans il dédia à l'électeur de Mayence, Jean-Philippe de Schomborn, *une nouvelle méthode d'enseigner & d'apprendre la jurisprudence, avec un catalogue des choses à désirer dans la science du droit.* Il donna la même année *son projet pour la réforme générale du droit.* La tête de cet homme étoit ennemie du désordre, & il falloit que les matieres les plus embarrassées s'y arrangassent en entrant; il réunissoit deux grandes qualités presqu'incompatibles, l'esprit d'invention & celui de méthode; & l'étude la plus opiniâtre & la plus variée, en accumulant en lui les connoissances les plus disparates, n'avoit affoibli en lui ni l'un, ni l'autre: philosophe & mathématicien, tout ce que ces deux mots renferment, il l'étoit. Il alla d'Altorf à Nuremberg visiter des savans; il s'insinua dans une société secrete d'alchimistes qui le prirent pour adepte sur une lettre farcie de termes obscurs qu'il leur adressa, qu'ils entendirent apparemment, mais qu'assurement Léibnitz n'entendoit pas. Ils le créerent leur secretaire, & il s'instruisit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'instruire avec lui.

En 1670, âgé de vingt-quatre ans, échappé du laboratoire de Nuremberg, il fit réimprimer le traité de Marius-Nizolius de Bersello, *de veris principiis & de vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, avec une préface & des notes où il cherche à concilier l'aristotélisme avec la philosophie moderne: c'est-là qu'il montre quelle distance il y a entre les disputes de mots & la science des choses, qu'il étale l'étude profonde qu'il avoit fait des anciens, & qu'il montre qu'une

Digitized by Google

erreur surannée est quelquefois le germe d'une vérité nouvelle. Tel homme en effet s'est illustré ou s'illustrera en disant blanc après un autre qui aura dit noir. Il y a plus de mérite à penser à une chose qui n'avoit point encore été remuée, qu'à penser juste sur une chose dont on a déja disputé : le dernier degré de mérite, la véritable marque du génie, c'est de trouver la vérité sur un sujet important & nouveau.

Il publia une lettre de *Aristotele recentioribus reconciliabili*, où il ose parler avantageusement d'Aristote, dans un temps où les Cartésiens fouloient aux pieds ce philosophe, qui devoit être un jour vengé par les Neutoniens. Il prétendit qu'Aristote contenoit plus de vérités que Descartes, & il démontra que la philosophie de l'un & de l'autre étoit *corpusculaire* & méchanique.

En 1711 il adressa à l'académie des sciences *sa théorie du mouvement abstrait*, & à la société royale de Londres, *sa théorie du mouvement concret*. Le premier traité est un systeme du mouvement en général ; le second est une application aux phénomenes de la nature ; il admettoit dans l'un & l'autre du vuide ; il regardoit la matiere comme une simple étendue indifférente au mouvement & au repos, & il en étoit venu à croire que, pour découvrir l'essence de la matiere, il falloit y concevoir une force particuliere qui ne peut guere se rendre que par ces mots, *mentem momentaneam, seu carentem recordatione, quia conatum simul suum & alium contrarium non retineat ultro momentum, adeoque careat memoria sensu actionum passionumque suarum, atque cogitatione*

Le voilà tout voisin de l'entéléchie d'Aristote,

Digitized by Google

de son systême des monades, de la sensibilité, propriété générale de la matiere, & de beaucoup d'autres idées qui nous occupent à présent. Au lieu de mesurer le mouvement par le produit de la masse & la vîtesse, il substituoit à l'un de ces élémens la force, ce qui donnoit pour mesure du mouvement le produit de la masse par le quarré de la vîtesse. Ce fut-là le principe sur lequel il établit une nouvelle dynamique; il fut attaqué, il se défendit avec vigueur; & la question n'a été, sinon décidée, du moins bien éclaircie depuis, que par des hommes qui ont réuni la métaphysique la plus subtile à la plus haute géométrie.

Il avoit encore sur la physique générale une idée particuliere, c'est que Dieu a fait avec la plus grande économie possible, ce qu'il y avoit de plus parfait & de meilleur : il est le fondateur de l'optimisme, ou de ce systême qui semble faire de Dieu un automate dans ses décrets & dans ses actions, & ramener sous un autre nom & sous un autre forme spirituelle le *fatum* des anciens, ou cette nécessité aux choses d'être ce qu'elles sont.

Il est inutile de dire que Léïbnitz étoit un mathématicien du premier ordre. Il a disputé à Neuton l'invention du calcul différentiel. M. de Fontenelle, qui paroît toujours favorable à M. Léïbnitz, prononce que Neuton en est certainement l'inventeur, & que sa gloire est en sûreté; mais qu'on ne peut être trop circonspect lorsqu'il s'agit d'intenter une accusation de vol, & de plagiat contre un homme tel que Léïbnitz : & M. de Fontenelle à raison.

Digitized by Google

Léïbnitz étoit entiérement neuf dans la haute géométrie, en 1676, lorſqu'il connut à Paris M. Huygens, qui étoit, après Galilée & Deſcartes, celui à qui cette ſcience devoit le plus. Il lut le traité *horologio oſcillatorio;* il médita les ouvrages de Paſcal & de Grégoire de Saint-Vincent, & il imagina une méthode dont il retrouva dans la ſuite des traces profondes dans Grégori, Barrou & d'autres. C'eſt ce calcul par lequel il ſe glorifie d'avoir ſoumis à l'analyſe des choſes qui ne l'avoient jamais été.

Quoi qu'il en ſoit de cette hiſtoire que Léïbnitz a faite de ſes découvertes à la ſollicitation de M. Bernoulli, il eſt ſûr qu'on apperçoit des infiniment petits de différens ordres dans ſon traité du mouvement abſtrait, publié en 1671; que le calcul différentiel parut en 1684; que les principes mathématiques de Neuton, ne furent publiés qu'en 1687, & que celui-ci ne révendiqua point cette découverte. Mais Neuton, depuis que ſes amis eurent élevé la querelle, n'en demeura pas moins tranquille, comme Dieu au milieu de ſa gloire.

Léïbnitz avoit entrepris un grand ouvrage *de la ſcience de l'infini*; mais il n'a pas été achevé.

De ſes hautes ſpéculations il deſcendit ſouvent à des choſes d'uſage. Il propoſa *des machines pour l'épuiſement des eaux*, qui font abandonner quelquefois, & interrompent toujours les travaux des mines.

Il employa une partie de ſon temps & de ſa fortune à la couſtruction *d'une machine arithmétique*, qui ne fût entiérement achevée que dans les dernieres années de ſa vie.

Nous

Digitized by Google

Nous avons montré jusqu'ici Léïbnitz comme poëte, jurisconsulte & mathématicien; nous l'allons considérer comme métaphysicien, ou comme homme remontant des cas particuliers à des loix générales. Tout le monde connoît son principe de la raison suffisante & de l'harmonie préétablie, son idée de la monade. Mais nous n'insisterons point ici là-dessus; nous renvoyons les lecteurs qui voudront connoître ces principes à l'exposition abrégée de la philosophie de Léïbnitz, qui détermina celui-ci.

Il s'éleva en 1715 une dispute entre lui & le fameux M. Clarke sur l'espace, le temps, le vuide, les atomes, le naturel, le surnaturel, la liberté & autres sujets non moins importans qu'épineux.

Il en avoit eu une autre avec un disciple de Socin, appellé *Wissoratius*, en 1671, sur la Trinité; car Léïbnitz étoit encore théologien dans le sens stricte de ce mot, & publia contre son adversaire un écrit intitulé *sacro sancta trinitas per nova inventa logicæ defensa.* C'est toujours le même esprit qui regne dans les ouvrages de Léïbnitz. A l'occasion d'une question sur les mysteres, il propose des moyens de perfectionner la logique, & il expose les défauts de celle qu'on suivoit. Il fut appellé aux conférences qui se tinrent vers le commencement de ce siecle sur le mariage d'un grand prince catholique avec une princesse luthérienne. Il releva M. Burnet, évêque de Salisbury, sur les vues peu exactes qu'il avoit eues dans son projet de réunion de l'église anglicane avec l'église luthérienne. Il défendit la tolérance des religions contre M. Pelisson. Il mit au jour sa *Théodicée* en 1711 : c'est une réponse aux difficultés de



Digitized by Google

Bayle, sur l'origine du mal physique & du mal moral.

Nous devrions présentement avoir épuisé Léibnitz ; cependant il ne l'est pas encore. Il conçut le projet d'une langue philosophique qui mît en société toutes les nations : mais il ne l'exécuta point ; il remarqua seulement que des savans de son temps, qui avoient eu la même vue que lui, perdoient leur temps, & ne frappoient pas au vrai but.

Après cette ébauche de la vie savante de Léibnitz, nous allons passer à quelques détails de sa vie particuliere.

Il étoit de la société secrete des alchimistes de Nuremberg, lorsque M. le baron de Boinebourg, ministre de l'électeur de Mayence, Jean-Philippe, rencontré par hasard dans une hôtellerie, reconnut son mérite, lui fit des offres, & l'attacha à son maître. En 1688 l'électeur de Mayence le fit conseiller de la chambre de révision de sa chancellerie. M de Boinebourg avoit envoyé son fils à Paris ; il engagea Léibnitz à faire le voyage, & à veiller à ses affaires particulieres & à la conduite de son fils. M. de Boinebourg mourut en 1673, & Léibnitz passa en Angleterre, où peu de temps après il apprit la mort de l'électeur : cet événement renversa les commencemens de sa fortune ; mais le duc de Brunswic Lunebourg s'empara de lui pendant qu'il étoit vacant, & le gratifia de la place de conseiller & d'une pension. Cependant il ne partit pas sur le champ pour l'Allemagne. Il revint à Paris, d'où il retourna en Angleterre ; ce ne fut qu'en 1676 qu'il se rendit auprès du duc Jean-Frédéric, qu'il perdit au bout de trois ans. Le duc Ernest

Digitized by Google

Auguste lui offrit sa protection, & le chargea de l'histoire de Brunswic : nous avons parlé de cet ouvrage & des voyages qu'il occasionna. Le duc Ernest le nomma en 1696 son conseiller-privé de justice ; on ne croit pas en Allemagne qu'un philosophe soit incapable d'affaires. En 1699 l'académie des sciences de Paris le mit à la tête de ses associés étrangers. Il eut trouvé dans cette capitale un sort assez doux; mais il falloit changer de religion, & cette condition lui déplut. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie à Berlin, & ce projet fut exécuté en 1700 d'après ses idées : il en fut nommé président perpétuel, & ce choix fut généralement applaudi.

En 1710, parut un volume de l'académie de Berlin, sous le titre de *Miscellanea Bérolinensia*. Léibnitz s'y montra sous toutes ses formes, d'historien, d'antiquaire, d'étymologiste, de physicien, de mathématicien, & même d'orateur.

Il avoit les mêmes vues sur les états de l'électeur de Saxe ; & il méditoit l'établissement d'une autre académie à Dresde, mais les troubles de la Pologne ne lui laisserent aucune espérance de succès.

En revanche le Czar, qui étoit allé à Torgau pour le mariage de son fils aîné & de Charlotte-Christine, vit Léibnitz, le consulta sur le dessein où il étoit de tirer ses peuples de la barbarie, l'honora de présens, & lui conféra le titre de son conseiller-privé de justice avec une pension considérable.

Mais toute prospérité humaine cesse ; le roi de Prusse mourut en 1713, & le goût militaire



Digitized by Google

de ſon ſucceſſeur d'étermina Léïbnitz à chercher un nouvel aſyle aux ſciences. Il ſe tourna du côté de la cour impériale, & obtint la faveur du prince Eugene; peut-être eût-il fondé une académie à Vienne, mais la perte ſurvenue dans cette ville, rendit inutiles tous ſes mouvemens.

Il étoit à Vienne en 1714 lorſque la reine Anne mourut. L'électeur d'Hannovre lui ſuccéda. Léïbnitz ſe rendit à Hannovre, mais il n'y trouva pas le roi, & il n'étoit plus d'âge à le ſuivre. Cependant le roi d'Angleterre repaſſa en Allemagne, & Léïbnitz eut la joie qu'il déſiroit : depuis ce temps ſa ſanté s'affoiblit toujours. Il étoit ſujet à la goutte; ce mal lui gagna les épaules, & une ptiſanne dont un jéſuite d'Ingolſtad lui avoit donné la recette, lui cauſa des convulſions & des douleurs exceſſives, dont il mourut le 14 Novembre 1716.

Dans cet état il méditoit encore. Un moment avant que d'expirer, il demanda de l'ancre & du papier : il écrivit; mais ayant voulu lire ce qu'il avoit écrit, ſa vue s'obſcurcit, & il ceſſa de vivre, âgé de 70 ans. Il ne ſe maria point; il étoit d'une complexion forte; il n'avoit point eu de maladies que quelques vertiges & la goutte. Il étoit ſombre, & paſſoit ſouvent les nuits dans un fauteuil. Il étudioit des mois entiers de ſuite; il faiſoit des extraits de toutes ſes lectures. Il aimoit à converſer avec toutes ſortes de perſonnes, gens de cour, ſoldats, artiſans, laboureurs. Il n'y a guere d'ignorans dont on ne puiſſe apprendre quelque choſe. Il aimoit la ſociété des femmes, & elles ſe plaiſoient en la ſienne. Il avoit une correſpondance littéraire très-étendue.

Digitized by Google

Il fournissoit des vues aux savans; il les animoit; il leur applaudissoit; il chérissoit autant la gloire des autres que la sienne. Il étoit colere, mais il revenoit promptement; il s'indignoit d'abord de la contradiction; mais son second mouvement étoit plus tranquille. On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles. On dit qu'il aimoit l'argent; il avoit amassé une somme considérable qu'il tenoit cachée. Ce trésor, après l'avoir tourmenté d'inquiétudes pendant sa vie, fut encore funeste à son héritier; car cette femme, à l'aspect de cette richesse, fut si saisie de joie, qu'elle en mourut subitement.

Il ne nous reste plus qu'à exposer les principaux axiomes de la philosophie de Léïbnitz. Ceux qui voudront connoître plus à fond la vie, les travaux & le caractere de cet homme extraordinaire, peuvent consulter les actes des savans, Kortholt, Eckard, Baringins, les mémoires de l'académie des sciences, l'éloge de Fontenelle, Fabricius, Feller, Grundmann, Gentzkennius, Réimann, Collins, Murat, Charles Gundelif-Ludovici. Outre Thomasius dont nous avons parlé, il avoit eu pour instituteur en mathématiques Kunnius, & en philosophie Scherzer & Rappolt. Ce fut Weigel qui lui fit naître l'idée de son arithmétique-binaire ou de cette méthode d'exprimer tout nombre avec les deux caracteres 1 & 0. Il revint sur la fin de sa vie au projet de l'encyclopédie, qui l'avoit occupé étant jeune, & il espéroit encore l'exécuter de concert avec Wolf. Il fut chargé par M. de Montau-



Digitized by Google

ſier de l'édition de Martien-Capella, à l'uſage du dauphin : l'ouvrage étoit achevé lorſqu'on le lui vola. Il s'en manque beaucoup que nous ayons parlé de tous ſes ouvrages. Il en a publié ſéparément ; la plus grande partie eſt diſperſée dans les journaux & les recueils d'académies ; d'où l'on a tiré ſa *protogée*, ouvrage qui n'eſt pas ſans mérite, ſoit qu'on le conſidere par le fond des choſes, ſoit qu'on n'ait égard qu'à l'élevation du diſcourrs.

*I. Principes des méditations rationelles de Léibnitz.*

Il diſoit : la connoiſſance eſt ou claire ou obſcure, & la connoiſſance claire eſt ou confuſe ou diſtincte, & la connoiſſonce diſtincte eſt ou adéquate ou inadéquate, ou intuitive ou ſymbolique.

Si la connoiſſance eſt en même-temps adéquate & intuitive, elle eſt très-parfaite ; ſi une notion ne ſuffit pas à la connoiſſance de la choſe repréſentée, elle eſt obſcure ; ſi elle ſuffit, elle eſt claire.

Si je ne puis énoncer ſéparément les caracteres néceſſaires des diſtinctions d'une choſe à une autre, ma connoiſſance eſt confuſe, quoique dans la nature la choſe ait de ces caracteres, dans l'énumération exacte deſquels elle ſe limiteroit & ſe réſoudroit.

Ainſi les odeurs, les couleurs, les ſaveurs & d'autres idées relatives aux ſens, nous ſont aſſez clairement connues : la diſtinction que nous en faiſons eſt juſte ; mais la ſenſation eſt notre unique garant. Les caracteres qui diſtinguent ces

Digitized by Google

choses ne sont pas énonciables. Cependant elles ont des causes : les idées en sont composées ; & il semble que s'il ne manquoit rien, soit à notre intelligence, soit à nos recherches, soit à nos idiomes, il y auroit une certaine collection de mots dans lesquels elles pourroient se résoudre & se rendre.

Si une chose a été suffisamment examinée ; si la collection des signes qui la distingue de toute autre est complexe, la notion que nous en aurons sera distincte : c'est ainsi que nous connoissons certains objets communs à plusieurs sens, plusieurs affections de l'ame, tout ce dont nous pouvons former une définition verbale ; car qu'est-ce que cette définition, sinon une énumération suffisante des caracteres de la chose.

Il y a cependant connoissance distincte d'une chose indéfinissable, toutes les fois que cette chose est primitive, qu'elle est elle-même son propre caractere, ou que s'entendant par elle-même, elle n'a rien d'antérieur ou de plus connu en quoi elle soit résoluble.

Dans les notions composées, s'il arrive, ou que la somme des caracteres ne se saisisse pas à la fois, ou qu'il y en ait quelques-uns qui échappent ou qui manquent, ou que la perception nette, générale ou particuliere des caracteres, soit momentanée ou fugitive, la connoissance est distincte, mais inadéquate.

Si tous les caracteres de la chose sont permanens, bien rendus & bien saisis ensemble & séparément, c'est-à-dire, que la résolution & l'analyse s'en fassent sans embarras & sans défaut, la connoissance est adéquate.



Digitized by Google

Nous ne pouvons pas toujours embrasser dans notre entendement la nature entiere d'une chose très-composée : alors nous nous servons de signes qui abrégent ; mais nous avons, ou la conscience, ou la mémoire que la résolution, ou l'analyse entiere est possible, & s'exécutera quand nous voudrons ; alors la connoissance est aveugle ou symbolique.

Nous ne pouvons pas saisir à la fois toutes les notions particulieres qui forment la connoissance complette d'une chose très-composée. C'est un fait. Lorsque la chose se peut, notre connoissance est intuitive autant qu'elle peut l'être. La connoissance d'une chose primitive & distincte est intuitive ; celle de la plupart des choses composées est symbolique.

Les idées des choses que nous connoissons distinctement, ne nous sont présentées que par une opération intuitive de notre entendement.

Nous croyons à tort avoir des idées des choses, lorsqu'il y a quelques termes dont l'explication n'a pas été faite, mais supposée.

Souvent nous n'avons qu'une notion telle quelle des mots, une mémoire foible d'en avoir connu autrefois la valeur, & nous nous en tenons à cette connoissance aveugle, sans nous embarrasser de suivre l'analyse des expressions aussi loin & aussi rigoureusement que nous le pourrions. C'est ainsi que nous échappe la contradiction enveloppée dans la notion d'une chose composée.

Qu'est-ce qu'une définition nominale ? Qu'est-ce qu'une définition réelle ? Une définition nominale, c'est l'énumération des caracteres qui dis-

Digitized by Google

tinguent une chose d'une autre. Une définition réelle, celle qui nous assure, par la comparaison & l'explication des caracteres, que la chose définie est possible. La définition réelle n'est donc point arbitraire; car tous les caracteres de la définition nominale ne sont pas toujours compatibles.

La science parfaite exige plus que des définitions nominales, à moins qu'on ne sache d'ailleurs que la chose définie est possible.

La notion est vraie, si la chose est possible; fausse, s'il y a contradiction entre ses caracteres.

La possibilité de la chose est connue *à priori* ou *à posteriori*.

Elle est connue *à priori* lorsque nous résolvons sa notion en d'autres d'une possibilité avouée, & dont les caracteres n'impliquent aucune contradiction : il en est ainsi toutes les fois que la maniere dont une chose peut être produite nous est connue, d'où il s'ensuit qu'entre toutes les définitions, les plus utiles ce sont celles qui se font par les causes.

La possibilité *à posteriori* est connue, lorsque l'existence actuelle de la chose nous est constatée; car ce qui est, ou a été, est possible.

Si l'on a une connoissance adéquate, l'on a aussi la connoissance *à priori* de la possibilité; car en suivant l'analyse jusqu'à sa fin, si l'on ne rencontre aucune contradiction, il naît la démonstration de la possibilité.

Il est un principe dont il faut craindre l'abus; c'est que l'on peut dire une chose, & qu'on dira vrai; si l'on affirme ce que l'on en apperçoit clairement & distinctement. Combien de choses obscures &

Digitized by Google

confuſes paroiſſent claires & diſtinctes à ceux qui ſe preſſent de juger ! L'axiome dont il s'agit eſt donc ſuperflu, ſi l'on a établi les regles de la vérité des idées, & les marques de la clarté & de la diſtinction, de l'obſcurité & de la confuſion.

Les regles de la logique commune preſcrites ſur les caracteres des énonciations de la vérité, ne ſont mépriſables que pour ceux qui les ignorent, & qui n'ont ni le courage, ni la ſagacité néceſſaire pour les apprendre : ne ſont-ce pas les mêmes que celles de géometres ? Les uns & les autres ne preſcrivent-ils pas de n'admettre pour certain que ce qui eſt appuyé ſur l'expérience ou la démonſtration. Une démonſtration eſt ſolide ſi elle garde les formes preſcrites par la logique. Il ne s'agit pas toujours de s'aſſujettir à la forme du ſyllogiſme ; mais il faut que tout raiſonnement ſoit réductible à cette forme, & qu'elle donne évidemment force à cette concluſion.

Il ne faut donc rien paſſer des prémiſſes ; tout ce qu'elles renferment doit avoir été ou démontré, ou ſuppoſé : dans le cas de ſuppoſition, la concluſion eſt hypothétique.

On ne peut ni trop louer, ni s'aſſujettir trop ſévérement à la regle de Paſcal, qui veut qu'un terme ſoit défini pour peu qu'il ſoit obſcur, & qu'une propoſition ſoit prouvée pour peu qu'elle ſoit douteuſe. Avec un peu d'attention ſur les principes qui précédent, on verra comment ces deux conditions peuvent ſe remplir.

C'eſt une opinion fort ancienne que nous voyons tout en Dieu, & cette opinion bien entendue n'eſt pas à mépriſer.

Digitized by Google

Quand nous verrions tout en Dieu, il ne seroit pas moins nécessaire à l'homme d'avoir des idées propres, ou des sensations, ou des mouvemens d'ame, ou des affections correspondantes à ce que nous appercevrions en Dieu. Notre ame subit autant de changement successifs, qu'il s'y succede de pensées diverses. Les idées des choses auxquelles nous ne pensons pas actuellement, ne sont donc pas autrement dans notre ame que la figure d'Hercule dans un bloc de marbre informe.

Dieu n'a pas seulement l'idée actuelle de l'étendue absolue & infinie, mais l'idée de toute figure ou modification de cette étendue.

Qu'est-ce qui se passe en nous dans la sensation des couleurs & des odeurs? Des mouvemens de fibres, des changemens de figures, mais si déliés qu'ils nous échappent. C'est par cette raison qu'on ne s'apperçoit pas que c'est-là pourtant tout ce qui entre dans la perception composée de ces choses.

*Métaphysique de Léibnitz, ou ce qu'il a pensé des élémens des choses.*

Qu'est-ce que la monade? Une substance simple. Les composés en sont formés. Je l'appelle *simple*, parce qu'elle n'a point de parties.

Puisqu'il y a des composés, il faut qu'il y ait des substances simples; car qu'est-ce qu'un composé, sinon un aggrégat de simples?

Où il n'y a point de parties, il n'y a ni étendue, ni figure, ni divisibilité. Telle est la monade, l'atome réel de la nature, l'élément vrai des choses.

Digitized by Google

Il ne faut pas en craindre la diſſolution. On ne conçoit aucune maniere dont une ſubſtance ſimple puiſſe périr naturellement. On ne conçoit aucune maniere dont une ſubſtance ſimple puiſſe naître naturellement. Car tout ce qui périt, périt par diſſolution, tout ce qui ſe forme, ſe forme par compoſition.

Les monades ne peuvent donc être ou ceſſer que dans un inſtant, par création ou par innihilation.

On ne peut expliquer comment il ſurviendroit en elles quelque altération naturelle : ce qui n'a point de parties, n'admet l'interception ni d'un accident, ni d'une ſubſtance.

Il faut cependant qu'elles aient quelques qualités, ſans quoi on ne les diſtingueroit pas du non-être.

Il faut plus; c'eſt qu'une monade differe d'une autre monade quelconque, car il n'y a pas dans la nature un ſeul être qui ſoit abſolument égal & ſemblable à un autre, enſorte qu'il ne ſoit pas poſſible d'y reconnoître une différence interne & applicable à quelque choſe d'interne. *Il n'y a peut-être rien de moins raiſonnable que ce principe pour ceux qui ne penſent que ſuperficiellement, & rien de plus vrai pour les autres. Il n'eſt pas nouveau, c'étoit une des opinions des Stoïciens.*

Tout être créé eſt ſujet au changement. La monade eſt créée, chaque monade eſt donc dans une viciſſitude continuelle.

Les changemens de la monade naturelle partent d'un principe interne, car aucune cauſe externe ne peut influer ſur elle.

En général, il n'y a point de force, quelle qu'elle ſoit, qui ne ſoit un principe de changement.

Outre un principe de changement, il faut en-

Digitized by Google

core admettre dans ce qui change quelque forme, quelque modele qui spécifie & différencie. De-là, multitude dans le simple, nombre dans l'unité, car tout changement naturel se fait par degrés. Quelque chose change, & quelque chose reste non changée. Donc dans la substance il y a pluralité d'affections, de qualités & de rapports, quoiqu'il y ait absence de parties.

Qu'est-ce qu'un état passager qui marque multitude & pluralité dans l'être simple & dans la substance unie? On n'en conçoit point d'autre que ce que nous appellons *perception*, chose très-distincte de ce que nous entendons par conscience, car il y a perception avant conscience. *Ce principe est très-difficile à attaquer, & très-difficile à défendre.* C'est, selon Léibnitz, *ce qui constitue la différence de la monade & de l'esprit, de l'être corporel & de l'être intellectuel.*

L'action d'un principe interne, cause de mutation ou de passage d'une perception à une autre, est ce qu'on peut appeller *appétit.* L'appétit n'atteint pas toujours à la perception à laquelle il tend; mais il en approche, pour ainsi dire, & quelque légere que soit cette altération, il en naît des perceptions nouvelles.

Il ne faut point appliquer les causes méchaniques à ces perceptions, ni à leur résultats; parce qu'il n'y a ni mouvement, ni figure, ni parties agissantes & réagissantes. Ces perceptions & changemens sont tout ce qu'il y a dans la substance simple. Elles constituent toutes les actions internes.

On peut, si l'on veut, donner le nom d'*entéléchie* à toutes les substances simples ou mona-

Digitized by Google

des créées ; car elles ont en elles une certaine perfection propre, une suffisance essentielle ; elles sont elles-mêmes la cause de leurs actions internes. Ce sont comme des automates incorporels : quelle différence y a-t-il entre ces êtres & la molécule sensible d'Hobbes ? Je ne l'entends pas. L'axiome suivant m'incline bien davantage à croire que c'est la même chose.

Si l'on veut appeller *ame* ce qui, en général, a perception & appétit, je ne m'oppose pas à ce qu'on regarde les substances simples ou les monades créées comme des ames. Cependant la perception étant où la connoissance n'est pas, il vaudroit mieux s'en tenir pour les substances simples qui n'ont que la perception aux mots de *monades*, ou d'*entéléchies*, & pour les substances qui ont la perception & la mémoire de conscience aux mots d'ame & d'esprit.

Dans la défaillance, dans la stupeur ou le sommeil profond, l'ame qui ne manque pas tout à fait de perception, ne differe pas d'une simple monade. L'état présent d'une substance simple procede naturellement de son état précédent, ainsi le présent est gros de l'avenir.

Lorsque nous sortons du sommeil, de la défaillance, de la stupeur, nous avons la conscience de nos perceptions ; il faut donc qu'il n'y ait eu aucune interruption absolue, qu'il y ait ou des perceptions immédiatement précédentes & contiguës, quoique nous n'en ayons pas la conscience. Car la perception est engendrée par la perception, comme le mouvement, du mouvement : cet axiome fécond mérite le plus grand examen.

Digitized by Google

Il paroît que nous serions dans un état de stupeur parfaite, tant que nous ne distinguerions rien à nos perceptions. Or, cet état est celui de la monade pure.

Il paroît encore que la nature accordant aux animaux des organes qui rassemblent plusieurs rayons de la lumiere, plusieurs ondulations de l'air, dont l'efficacité est une suite de leur union ou multitude, elle a mis en eux la cause de perceptions sublimes. Il faut raisonner de la même maniere de la saveur, des odeurs, & du toucher. C'est par la mémoire que les perceptions sont liées dans les ames. La mémoire imite la raison, mais ce ne l'est pas.

Les animaux apperçoivent un objet, ils en sont frappés, ils s'attendent à une perception ou sensation semblable à celles qu'ils ont éprouvée antérieurement de la part de cet objet; ils se meuvent; mais ils ne raisonnent pas; ils ont la mémoire.

L'imagination forte qui nous frappe & nous meut, naît de la fréquence & de l'énergie des perceptions précédentes.

L'effet d'une seule impression forte, équivaut quelquefois à l'effet habituel & réitéré d'une impression foible & durable.

Les hommes ont de commun avec les animaux le principe qui lie leurs perfections. La mémoire est la même en eux. La mémoire est un médecin empyrique qui agit par expérience sans théorie.

C'est la connoissance des vérités nécessaires & éternelles qui distingue l'homme de la bête. C'est elle qui fait en nous la raison & la science, l'ame. C'est à la connoissance des vérités nécessaires & éternelles, & à leurs abstractions qu'il faut rap-

Digitized by Google

porter ces actes réfléchis qui nous donnent la conscience de nous.

Ces actes réfléchis sont la source la plus féconde de nos raisonnemens. C'est l'échelle par laquelle nous nous élevons à la pensée de l'être, de la substance simple ou complexe, de l'immatériel, de l'éternel, de Dieu. Nous concevons que ce qui est limité en nous, existe en lui sans limites.

Nos raisonnemens ont deux grandes bases, l'une est le principe de contradiction, l'autre est le principe de raison suffisante.

Nous regardons comme faux tout ce qui implique contradiction ; nous pensons que rien n'est sans une raison suffisante, pourquoi cela est ainsi & non autrement, quoique souvent cette raison ne nous soit pas connue. Ce principe n'est pas nouveau, les anciens l'ont employé.

Si une vérité est nécessaire, on peut la résoudre dans ses élémens, & parvenir par analyse ou voie de décomposition à des idées primitives, où se consomme la démonstration.

Il y a des idées simples qui ne se définissent point. Il y a aussi des axiomes, des demandes, principes des primitifs qui ne se prouvent point. La preuve & la définition seroient identiques à l'énonciation.

On peut découvrir la raison suffisante dans les choses contingentes ou de fait. Elle est dans l'enchaînement universel : il y a une résolution ou analyse successive de causes ou raisons particulieres, à d'autres raisons ou causes particulieres, & ainsi de suite.

Cependant toute cette suite ne nous menant que de contingence à contingence, & la derniere

Digitized by Google

niere n'exigeant pas moins une analyse progressive que la premiere, on ne peut s'arrêter : pour arriver à la certitude, il faut tenir la raison suffisante ou derniere, fût-elle à l'infini.

Mais où est cette raison suffisante & derniere, sinon dans quelque substance nécessaire, source & principe de toutes mutations ?

Et quelle est cette substance, terme dernier de la serie, sinon Dieu ? Dieu est donc, & il suffit.

Cette substance une, suprême universelle, nécessaire, n'a rien hors d'elle qui n'en dépende. Elle est donc illimitée, elle contient donc toute réalité possible, elle est donc parfaite; car qu'est-ce que la perfection, sinon l'illimité d'une grandeur réelle & positive.

D'où il suit que la créature tient de Dieu sa perfection, & les imperfections de sa nature, de son essence incapable de l'illimité. Voilà ce qui la distingue de Dieu.

Dieu est la source & des existences, & des essences, & de ce qu'il y a de réel dans le possible. L'entendement divin est le sein des vérités essentielles. Sans Dieu rien de réel, ni dans le possible, ni dans l'existant, ni même dans le néant.

En effet, s'il y a quelque réalité dans les essences, dans les existences, dans les possibilités, cette réalité est fondée dans quelque chose d'existant & de réel, & conséquemment dans la nécessité d'un être auquel il suffise d'être possible pour être existant. Ceci n'est que la démonstration de Descartes retournée.

Dieu est le seul être qui ait ce privilege d'être,



Digitized by Google

néceſſairement, s'il eſt poſſible ; or, rien ne montrant de la contradiction dans ſa poſſibilité, ſon exiſtence eſt donc démontrée *à priori*. Elle l'eſt encore *à poſteriori*, car les contingens ſont ; or, ces contingens n'ont des raiſons ſuffiſantes & dernieres que dans un être néceſſaire, ou qui ait en lui-même la raiſon de ſon exiſtence.

Il ne faut pas inférer de-là que les vérités éternelles qui ne ſe voient pas ſans Dieu, ſoient dépendantes de ſa volonté & arbitraires.

Dieu eſt une unité ou une ſubſtance ſimple, origine de toutes les monades créées, qui en ſont émanées, pour ainſi dire, par des fulgurations continuelles. *Nous nous ſommes ſervis de ce mot fulguration, parce que nous n'en connoiſſons point d'autre qui lui réponde. Au reſte, cette idée de Léibnitz, eſt toute platonicienne, & pour la ſubtilité & pour la ſublimité.*

Il y a en Dieu puiſſance, entendement & volonté ; puiſſance, qui eſt l'origine de tout ; entendement, où eſt le modele de tout ; volonté, par qui tout s'exécute pour le mieux.

Il y a auſſi dans la monade les mêmes qualités correſpondantes, perception & appétit ; mais perception limitée, appétit fini.

On dit que la créature agit hors d'elle-même, & ſouffre. Elle agit hors d'elle-même autant que parfaite, elle ſouffre autant qu'imparfaite.

La monade eſt active autant qu'elle a des perceptions diſtinctes, paſſive autant qu'elle a des perfections confuſes.

Une créature n'eſt plus ou moins parfaite qu'une autre, que par le principe qui la rend capable d'expliquer ce qui ſe paſſe dans elle

Digitized by Google

& dans un autre ; c'est ainsi qu'elle agit sur celle-ci.

Mais dans les substances simples, l'influence d'une monade, par exemple, est purement idéale : elle n'a d'effet que par l'entremise de Dieu. Dans les idées de Dieu, l'action d'une monade se lie à l'action d'une autre, & il est la raison de l'action de toutes : c'est son entendement qui forme leur dépendance mutuelle.

Ce qu'il y a d'actif & de passif dans les créatures, est réciproque. Dieu comparant deux substances simples, apperçoit dans l'une & l'autre la raison qui oblige l'une à l'autre. L'une est active sous un aspect, & passive sous une autre aspect, active en ce qu'elle sert à rendre raison de ce qui arrive dans ce qui procede d'elle; passive en ce qu'elle sert à rendre raison de ce qui arrive dans ce dont elle procede.

Cependant comme il y a une infinité de combinaisons & de mondes possibles dans les idées de Dieu, & que de ces mondes il n'en peut exister qu'un, il faut qu'il y ait une certaine raison suffisante de son choix : or, cette raison ne peut être que dans le différent degré de perfection, d'où il s'ensuit que le monde qui est, est le plus parfait. Dieu l'a choisi dans sa sagesse, connu dans sa bonté, produit dans la plénitude de sa puissance. *Voilà comme Léibnitz en est venu à son systême de l'optimisme.*

Par cette correspondance d'une chose créée à une autre, & de chacune à toutes, on conçoit qu'il y a dans chaque substance simple des rapports d'après lesquels, avec une intelligence proportionnée au tout, une monade étant donnée,



Digitized by Google

l'univers entier le feroit. Une monade eft donc une efpece de miroir repréfentatif de tous les êtres & de tous les phénomenes.

Cette idée que les petits efprits prendront pour une vifion, eft celle d'un homme de génie : pour la fentir, il n'y a qu'à la rapprocher de fon principe d'enchaînement & de fon principe de diffimilitude.

Si l'on confidere une ville fous différens points, on la voit différente ; c'eft une multiplication d'optique. Ainfi la multitude des fubftances fimples eft fi grande, qu'on croiroit qu'il y a une infinité d'univers différens ; mais ce ne font que des images funographiques d'un feul confidéré fous différens afpects de chaque monade. Voilà la fource de la vérité, de l'ordre, de l'œconomie, & de la plus grande perfection poffible ; & cette hypothefe eft la feule qui réponde à la grandeur, à la fageffe & à la magnificence de Dieu.

Les chofes ne peuvent donc être autrement qu'elles font, Dieu ayant produit la monade pour le tout, le tout pour la monade qui le préfente, non-parfaitement, mais d'une maniere confufe ; non pour elle, mais pour Dieu, fans quoi elle feroit elle-même Dieu.

La monade eft limitée non dans fes rapports, mais dans fa connoiffance. Toutes tendent à un même but infini. Toutes ont en elles des raifons fuffifantes de cet infini ; mais avec des bornes & des degrés différens de perception ; & ce que nous difons des fimples, il faut l'entendre des compofés.

Tout étant plein, tous les êtres liés, tout mouvement fe tranfmet avec plus ou moins d'éner-

Digitized by Google

gie à raison de la distance, tout être reçoit en lui l'impression de ce qui se passe par-tout, il en a la perception, & Dieu voit tout, peut lire en un seul être ce qui arrive en tous, ce qui est arrivé & ce qui arrivera ; & il en seroit de même de la monade, si le loin des distances, des affoiblissemens ne s'exécutoit sur elle, & d'ailleurs elle est finie.

L'ame ne peut voir en elle que ce qui y est distinct; elle ne peut donc être à toutes les perfections, parce qu'elles sont diverses & infinies.

Quoique l'ame ou toute monade créée soit représentative de l'univers, elle l'est bien mieux du corps auquel est attachée, dont elle est l'entéléchie.

Or, le corps par sa connexion au tout, représentant le tout, l'ame par sa connexion au corps & au tout, le représente aussi.

Le corps & la monade, son entéléchie, constituent ce que nous appellons l'*être vivant*; le corps & la monade, son ame constitue l'animal.

Le corps d'un être, soit animal, soit vivant, est toujours organique; car qu'est-ce que l'organisation ? un assemblage formant un tout relatif à un autre. D'où il s'ensuit que les parties sont toutes représentatives de l'université ; la monade par ses perceptions, le corps par sa forme & ses mouvemens, ou états divers.

Un corps organique d'un être vivant est une sorte de machine divine, surpassant infiniment tout automate artificiel. Qui est-ce qui a pu empêcher le grand ouvrier de produire ces machines? la matiere n'est-elle pas divisible à l'infini,



Digitized by Google

n'eſt-elle pas même actuellement diviſée à l'infini.

Or, cette machine divine repréſentant le tout, n'a pu être autre qu'elle eſt.

Il y a donc, à parler à la rigueur, dans la plus petite portion de matiere, un monde de créatures vivantes, animales, entéléchies, ames, *&c.*

Il n'y a donc dans l'univers rien d'inutile, ni ſtérile, ni de mort, nul chaos, nulle confuſion réelle.

Chaque corps a une entéléchie dominante, c'eſt l'ame dans l'animal; mais ce corps a ſes membres pleins d'autres êtres vivans, des plantes, d'animaux, *&c.* & chacun de ceux-ci a avec ſon ame dominante ſon entéléchie.

Tous les corps ſont en viciſſitude, des parties s'en échappent continuellement, d'autres y entrent.

L'ame ne change point. Le corps change peu à peu; il y a des métamorphoſes, mais nulle métampſycoſe. Il n'y a point d'ames ſans corps.

Conſéquemment il n'y a ni génération, ni mort parfaite; tout ſe réduit à des développemens & a des dépériſſemens ſucceſſifs.

Depuis qu'il eſt démontré que la putréfaction n'engendre aucun corps organique, il s'enſuit que le corps organique préexiſtoit à la conception, & que l'ame occupoit ce corps préexiſtant, & que l'animal étoit, & qu'il n'a fait que paroître ſous une autre forme.

J'appellerois *ſpermatiques*, ces animaux qui parviennent par voie de conception à une grandeur conſidérable; les autres, qui ne paſſent point ſous

Digitized by Google

des formes successives, naissant, croissant, sont multipliés & détruits.

Les grands animaux n'ont guere un autre sort; ils ne font que se montrer sur la scene. Le nombre de ceux qui changent de théatre est petit.

Si naturellement un animal ne commence point, naturellement il ne finit point.

L'ame, miroir du monde instructible, n'est point détruite. L'animal même perd ses enveloppes, & en prend d'autres; mais à travers ses métamorphoses, il reste toujours quelque chose de lui.

On déduit de ces principes l'union, ou plutôt la convenance de l'ame & d'un corps organique. L'ame a ses loix qu'elle suit, & le corps les siennes. S'ils sont unis, c'est par la force de l'harmonie préétablie entre toutes les substances, dont il n'y a pas une seule qui ne soit représentative de l'univers.

Les ames agissent selon les loix des causes finales, par des appétits, par des moyens & par des fins; le corps, selon les loix des causes efficientes ou motrices, & il y a, pour ainsi dire, deux regnes coordonnés entr'eux, l'un des causes efficientes, l'autre des causes finales.

Descartes a connu l'impossibilité que l'ame donnât quelque force ou mouvement aux corps, parce que la quantité de force reste toujours la même dans la nature; cependant il a cru que l'ame pouvoit changer la direction des corps. Ce fut une suite de l'ignorance où l'on étoit de son temps sur une loi de nature, qui veut que la même direction totale persévere dans la matiere. Avec cette connoissance de plus, & le pas qu'il avoit déja fait, il seroit infailliblement arrivé au



Digitized by Google

ſyſtême de l'harmonie préétablie; ſelon ce ſyſtême, le corps agiſſant, comme ſi par impoſſible il n'y avoit point d'ame, & les ames comme ſi par impoſſible il n'y avoit point de corps, & tous les deux, comme s'ils influoient l'un ſur l'autre. *Il eſt incroyable comment deux loix méchaniques, géométriquement démontrées, l'une ſur la ſomme du mouvement de la nature, l'autre ſur la direction des parties de la matiere, ont eu un effet ſur le ſyſtême de l'union de l'ame avec le corps. Je demanderois volontiers ſi ces ſpéculations phiſico-mathématiques & abſtraites, appliquées aux choſes intellectuelles, n'obſcurciſſent pas au lieu d'éclairer, & n'ébranlent pas plutôt la diſtinction des deux ſubſtances qu'elles n'en expliquent le commerce. D'ailleurs, quelle foule d'autres difficultés ne naiſſent pas de ce ſyſtême* Léibnitien, *ſur la nature & ſur la grace, ſur les droits de Dieu & ſur les actions des hommes, ſur la volonté, ſur la liberté, le bien & le mal, les châtimens préſens & à venir! &c.*

Dieu a créé l'ame dans le commencement, de la maniere qu'elle ſe repréſente, & produit en elle tout ce qui s'exécute dans le corps, & le corps, de maniere qu'il exécute tout ce que l'ame ſe repréſente & veut.

L'ame produit ſes perceptions & ſes appétits, le corps ſes mouvemens, & l'action de l'une des ſubſtances conſpire avec l'action de l'autre, en conſéquence du concert que Dieu a ordonné entr'eux dans la formation du monde.

Une perception précédente eſt la cauſe d'une perception ſuivante dans l'ame. Un mouvement analogue à la perception premiere de l'ame, eſt la cauſe d'un mouvement ſecond analogue à la

Digitized by Google

seconde perception de l'ame. *Il faut convenir qu'il est difficile d'appercevoir comment, au milieu de ce double changement, la liberté de l'homme peut se conserver. Les* Léibnitiens *prétendent que cela n'y fait rien; le croie qui pourra.*

L'ame & l'animal ont la même origine que le monde, & ne finiront qu'avec lui. Les ames spermatiques des animaux raisonnables passent de l'état d'ame sensible à celui d'un plus parfait, d'ame raisonnable.

Les ames en général sont des miroirs de l'univers, des images représentatives des choses; l'ame de l'homme est de plus un miroir représentatif, une image de son créateur.

Tous les esprits ensemble forment la cité de Dieu, gouvernement le plus parfait de tous, sous le monarque le plus parfait.

Cette cité, cette monarchie est le monde moral dans le monde naturel. Il y a aussi la même harmonie préétablie entre le regne physique de la nature, & le regne moral de la grace, c'est-à-dire, entre l'homme & Dieu considéré, ou comme auteur de la grande machine, ou comme souverain de la cité des esprits.

Les choses, en conséquence de cette hypothese, conduisent à la grace par les voies de la nature. Ce monde sera détruit & reparé par des moyens naturels, & la punition & le châtiment des esprits aura lieu sans que l'harmonie cesse. Ce dernier événement en sera le complément.

Le Dieu, architecte de l'univers, satisfera au Dieu législateur, & les fautes seront punies, & les vertus récompensées dans l'ordre de la justice & du méchanisme.

Digitized by Google

Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de fuir le mal & de ſuivre le bien, convaincus que nous ne pourrions qu'approuver ce qui ſe paſſe dans le phyſique & dans le moral, s'il nous étoit donné d'embraſſer le tout.

*III. Principes de la théologie naturelle de Léibnitz.*

En quoi conſiſte la toute-puiſſance de Dieu, ſinon dans ce que tout dépend de lui, & qu'il ne dépend de rien.

Dieu eſt indépendant & dans ſon exiſtence & dans ſes actions.

Dans ſon exiſtence, parce qu'il eſt néceſſaire & éternel.

Dans ſes actions, naturellement & moralement; naturellement, parce qu'il eſt libre; moralement, parce qu'il n'a point de ſupérieur.

Tout dépend de Dieu, & les poſſibles & les exiſtans.

Les poſſibles ont leur réalité dans ſon exiſtence. S'il n'exiſtoit pas, il n'y auroit rien de poſſible. Les poſſibles ſont de toute éternité dans ſes idées.

Les exiſtans dépendent de Dieu, & dans leur exiſtence & dans leurs actions; dans leur exiſtence, parce qu'il les a créés librement, & qu'il les conſerve de même; dans leurs actions, parce qu'il y concourt, & que le peu de bien qu'elles ont vient de lui.

Le concours de Dieu eſt ou ordinant ou ſpécial.

Dieu ſait tout, connoît tout, & les poſſibles & les exiſtans. Les exiſtans dans ce monde, les

Digitized by Google

possibles dans les mondes possibles. La science des existans passés, présens & futurs, s'appelle *science de vision.* Elle ne differe point de la science de simple intelligence de ce monde, considéré seulement comme possible, si ce n'est qu'en même temps que Dieu le voit possible, il le voit aussi comme devant être créé.

La science de simple intelligence prise dans un sens plus strict, relativement aux vérités nécessaires & possibles, s'appelle *science moyenne*, relativement aux vérités possibles & contingentes; & *science de vision*, relativement aux vérités contingentes & actuelles.

Si la connoissance du vrai constitue la sagesse, le desir du bien constitue la bonté. La perfection de l'entendement dépend de l'une, la perfection de la volonté dépend de l'autre.

La nature de la volonté suppose la liberté, la liberté suppose la spontanéité & la délibération, conditions sous lesquelles il y a nécessité.

Il y a deux nécessités, la métaphysique qui implique l'impossibilité d'agir, la morale qui implique l'inconvénient à agir plutôt ainsi qu'autrement. Dieu n'a pu se tromper dans le choix. Sa liberté n'en est que plus parfaite. Il y avoit tant d'ordres possibles de choses, différens de celui qu'il a choisi. Louons sa sagesse & sa bonté, & n'en concluons rien sans sa liberté.

Ceux-là se trompent qui prétendent qu'il n'y a rien de possible que ce qui est.

La volonté est antécédente ou conséquente. Par l'antécédente, Dieu veut que tout soit bien, & qu'il n'y ait point de mal; par la conséquente, qu'il y ait le bien qui est, & le mal qui est,

Digitized by Google

parce que le tout ne pourroit être autrement.

La volonté antécédente n'a pas son plein effet; la conséquente l'a.

La volonté de Dieu se divise encore en productive & en permissive. Il produit ses actes, il permet les nôtres.

Le bien & le mal peuvent être considérés sous trois points de vue, le métaphysique, le physique & le moral. Le métaphysique est relatif à la perfection & à l'imperfection des choses non-intelligentes; le physique, aux commodités & aux incommodités des choses intelligentes; le moral, à leurs actions vertueuses ou vicieuses.

Dans aucun de ces cas, le mal réel n'est l'objet de la volonté productive de Dieu; dans le dernier, il l'est de sa volonté permissive. Le bien naît toujours, même quand il permet le mal.

La providence de Dieu se montre dans tous les effets de cet univers. Il n'a proprement prononcé qu'un décret, c'est que tout fut comme il est.

Le décret de Dieu est irrévocable, parce qu'il a tout vu avant que de le porter. Nos prieres & nos travaux sont entrés dans son plan, & son plan a été le meilleur possible.

Soumettons-nous donc aux événemens; & quelque fâcheux qu'ils soient, n'accusons point son ouvrage; servons-le, obéissons-lui, aimons-le, & mettons toute notre confiance dans sa bonté.

Son intelligence jointe à sa bonté, constitue sa justice. Il y a des biens & des maux dans ce monde, & il y en aura dans l'autre; mais quelque petit que soit le nombre des élus, la peine

Digitized by Google

des malheureux ne sera point à comparer avec la récompense des bienheureux.

Il n'y a point d'objections prises du bien & du mal moral que les principes précédens ne résolvent.

Je ne pense pas qu'on puisse se dispenser de croire que les ames préexistentes aient été infectées dans notre premier pere.

La contagion que nous avons contractée, nous a cependant laissé comme les restes de notre origine céleste, la raison & la liberté ; la raison que nous pouvons perfectionner, la liberté qui est exempte de nécessité & de coaction.

La futurition des choses, la préordination des événemens, la prescience de Dieu, ne touchent point à notre liberté.

### *IV. Exposition des principes que Léibnitz exposa à Clarke dans leur dispute.*

Dans les ouvrages de Dieu, la force se conserve toujours la même. Elle passe de la matiere à la matiere, selon les loix de la nature & l'ordre le meilleur préétabli.

Si Dieu produit un miracle, c'est une grace & non un effet de la nature ; ce n'est point aux mathématiques, mais à la métaphysique qu'il faut recourir contre l'impiété.

Le principe de contradiction est le fondement de toute vérité mathématique ; c'est par celui de la raison suffisante, qu'on passe des mathématiques à la physique. Plus il y a de matiere dans l'univers, plus Dieu a pu exercer sa sagesse &

Digitized by Google

ſa puiſſance. Le vuide n'a aucune raiſon ſuffiſante.

Si Dieu ſait tout, ce n'eſt pas ſeulement par ſa préſence à tout, mais encore par ſon opération; il conſerve par la même action qu'il a produit & les êtres, & tout ce qu'il y a en eux de perfection.

Dieu a tout prévu, & ſi les créatures ont un beſoin continuel de ſon ſecours, ce n'eſt ni pour corriger, ni pour améliorer l'univers.

Ceux qui prennent l'eſpace pour un être abſolu, s'embarraſſent dans de grandes difficultés; ils admettent un être éternel, infini, qui n'eſt pas Dieu, car l'eſpace a des parties, & Dieu n'en a pas.

L'eſpace & le temps ne ſont que des relations. L'eſpace eſt l'ordre des co-exiſtences; le temps, l'ordre des ſucceſſions.

Ce qui eſt naturel ſurpaſſe les forces de toute créature; c'eſt un miracle; une volonté ſans motif eſt une chimere, contraire à la nature de la volonté, & à la ſageſſe de Dieu.

L'ame n'a point d'action ſur le corps; ce ſont deux êtres qui conſpirent en conſéquence des loix de l'harmonie préétablie.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe ajouter des forces à la nature, & c'eſt une action miraculeuſe & ſurnaturelle.

Les images dont l'ame eſt affectée immédiatement, ſont en elle, mais elles ſont coordonnées avec les actions du corps.

La préſence de l'ame au corps n'eſt qu'imparfaite.

Celui qui croit que les forces actives & vives ſouffrent de la diminution dans l'univers, n'en-

Digitized by Google

tend ni les loix primitives de la nature, ni la beauté de l'œuvre divine.

Il y a des miracles, les uns que les anges peuvent opérer, d'autres qui sont dans la puissance de Dieu seul, comme anéantir ou créer.

Ce qui est nécessaire, l'est essentiellement, & ce qui est contingent, doit son existence à un être meilleur, qui est la raison suffisante des choses.

Les motifs inclinent, mais ne forcent point. La conduite des contingens est infaillible, mais n'est pas nécessaire.

La volonté ne suit pas toujours la décision de l'entendement; on prend du temps pour un examen plus mûr.

La quantité n'est pas moins des choses relatives, que des choses absolues; ainsi, quoique le temps & l'espace soient des rapports, ils ne sont pas moins apprétiables.

Il n'y a point de substance créée, absolument sans matiere. Les anges mêmes y sont attachés.

L'espace & la matiere ne sont qu'un. Point d'espace où il n'y a point de matiere.

L'espace ou la matiere ont entr'eux la même différence que le temps & le mouvement: quoique différens, ils ne sont jamais séparés.

La matiere n'est éternelle & nécessaire que dans la fausse supposition de la nécessité & de l'éternité de l'espace.

Le principe des indiscernables renverse l'hypothese des atomes & des corps similiaires.

On ne peut conclure de l'étendue de la durée.

Si l'univers se perfectionne ou se détériore, il a commencé.

L'univers peut avoir eu un commencement,

Digitized by Google

& ne peut avoir de fin. Quoi qu'il en ſoit, il y a des limites.

Le monde ne ſeroit pas ſouſtrait à la toute-puiſſance de Dieu par ſon éternité. Il faut remonter à la monade, pour y trouver la cauſe de l'harmonie univerſelle. C'eſt par elle qu'on lie un état conſéquent à un autre antécédent. Tout être qui ſuit des cauſes finales, eſt libre, quoiqu'il agiſſe de concert avec un être aſſujetti, ſans connoiſſance, a des cauſes efficientes.

Si l'univerſalité des corps s'accroît d'une force nouvelle, c'eſt par miracle, car cet accroiſſement ſe fait dans un lieu, ſans qu'il y ait diminution dans un autre. S'il n'y avoit point de créatures, il n'y auroit ni temps, ni eſpace, & l'éternité & l'immenſité de Dieu ceſſeroit.

Celui qui niera le principe de la raiſon ſuffiſante, ſera réduit à l'abſurde.

*V. Principes du droit naturel, ſelon Léibnitz.*

Le droit eſt une ſorte de puiſſance morale; & l'obligation, une néceſſité du même genre. On entend par moral ce qui auprès d'un homme de bien équivaut au naturel. L'homme de bien eſt celui qui aime tous ſes ſemblables, autant que la raiſon le permet. La juſtice, ou cette vertu qui regle le ſentiment, que les Grecs ont déſignée ſous le nom de *philantropie*, eſt la charité du ſage. La charité eſt une bienveillance univerſelle; & la bienveillance, une habitude d'aimer. Aimer, c'eſt ſe réjouir du bonheur d'un autre, ou faire de ſa félicité une partie de la ſienne. Si un objet eſt beau & ſenſible en même temps, on l'aime d'amour. Or, com-

me

Digitized by Google

me il n'y a rien de si parfait que Dieu, rien de plus heureux, rien de plus puissant, rien de si sage; il n'y a pas d'amour supérieur à l'amour divin. Si nous sommes sages, c'est-à-dire, si nous aimons Dieu, nous participerons à son bonheur, & il sera le nôtre.

La sagesse n'est autre chose que la science du bonheur; voilà la source du droit naturel, dont il y a trois degrés : droit strict dans la justice commutative; équité, ou plus rigoureusement, charité dans la justice distributive, & piété ou probité dans la justice universelle. De-là naissent les préceptes de n'offenser personne, de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de bien vivre.

C'est un principe de droit strict, qu'il ne faut offenser personne, afin qu'on n'ait point d'action contre nous dans la cité, point de ressentiment hors de la cité; de-là naît la justice commutative.

Le degré supérieur au droit strict peut s'appeller *équité*, ou si on l'aime mieux *charité*, vertu qui ne s'en tient pas à la rigueur du droit strict, mais en conséquence de laquelle on contracte des obligations qui empêchent ceux qui pourroient y être intéressés à exercer contre nous une action qui nous contraint.

Si le dernier degré est de n'offenser personne, un intermédiaire est de servir à tous, mais autant qu'il convient à chacun, & qu'ils en sont dignes; car il n'est pas permis de favoriser tous nos semblables, ni tous également.

C'est-là ce qui constitue la justice distributive, & fonde le principe de droit qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui est dû.



Digitized by Google

C'eſt ici qu'il faut rappeller les loix politiques : ces loix ſont inſtituées dans la république pour le bonheur des ſujets ; elles appuient ceux qui n'avoient que le droit, lorſqu'ils exigent des autres ce qu'il étoit juſte qu'ils rendiſſent ; c'eſt à elles à peſer le mérite : de-là naiſſent les privileges, les châtimens & les récompenſes. Il s'enſuit que l'équité s'en tient dans les affaires au droit ſtrict, & qu'elle ne perd de vue l'égalité naturelle, que dans le cas où elle y eſt contraire par la raiſon d'un plus grand bien ; ce qu'on appelle l'acception des perſonnes, peut avoir lieu dans la diſtribution des biens publics ou des nôtres, mais non pas dans l'échange des biens d'autrui.

Le premier degré de droit ou de juſtice, c'eſt la probité ou la piété. Le droit ſtrict garantit de la miſere & du mal. Le degré ſupérieur au droit ſtrict tend au bonheur ; mais à ce bonheur qu'il ne nous eſt pas permis d'obtenir dans ce monde, ſans porter nos regards au delà ; mais ſi l'on ſe propoſe la démonſtration univerſelle, que tout ce qui eſt honnête, eſt utile, & que tout ce qui eſt deshonnête, eſt nuiſible ; il faut monter à un principe plus élevé, l'immortalité de l'ame, & l'exiſtence d'un Dieu créateur du monde ; de maniere que nous ſoyons tous conſidérés comme vivans dans une cité très-parfaite, & ſous un ſouverain ſi ſage, qu'il ne peut ſe tromper, ſi puiſſant que nous ne pouvons pas, par quelque voie que ce ſoit, échapper à ſon autorité, ſi bon, que le bonheur ſoit de lui obéir.

C'eſt par ſa puiſſance & ſa providence admiſe par les hommes, que ce qui n'eſt que droit devient fait, que perſonne n'eſt offenſé ou bleſſé

Digitized by Google

que par lui-même, qu'aucune bonne action n'existe sans récompense assurée, aucune mauvaise, sans un châtiment certain; car rien n'est négligé dans cette république du monde, par le souverain universel.

Il y a sous ce point de vue une justice universelle qui proscrit l'abus des choses qui nous appartient de droit naturel, qui nous retient la main dans le malheur, & qui empêche un grand nombre d'actions mauvaises, & qui n'en commande pas un moindre nombre de bonnes; c'est la soumission au grand monarque, à celui qui nous a faits, & à qui nous nous devons, nous & les nôtres; c'est la crainte de nuire à l'harmonie universelle.

C'est la même considération ou croyance qui fait la force du principe de droit, qu'il faut bien vivre, c'est-à-dire, honnêtement & pieusement.

Outre les loix éternelles de droit, de la raison, & de la nature, dont l'origine est divine, il en est de volontaires qui appartiennent aux mœurs, & qui ne sont que par l'autorité d'un supérieur.

Voilà l'origine du droit civil; ce droit tient sa force de celui qui a le pouvoir en main dans la république, hors de la république de ceux qui ont le même pouvoir que lui; c'est le consentement volontaire & tacite des peuples, qui fonde le droit des gens.

Ce droit n'est pas le même pour tous les peuples & pour tous les temps, du moins cela n'est pas nécessaire.

La base du droit social est dans l'enceinte du droit de la nature.

Le droit des gens protége celui qui doit veiller à la liberté publique, qui n'est point soumis à la



Digitized by Google

puiſſance d'un autre, qui peut lever des troupes, avoir des hommes en armes, & faires des traités, quoiqu'il ſoit lié à un ſupérieur par des obligations, qu'il doive foi & hommage, & qu'il ait voué l'obéiſſance : de-là les notions de potentat & de ſouverain.

La ſouveraineté n'exclut point une autorité ſupérieure à elle dans ſa république. Celui-là eſt ſouverain, qui jouit d'une puiſſance & d'une liberté telle qu'il en eſt autoriſé à intervenir aux affaires des nations par ſes armes, & à aſſiſter dans leurs traités.

Il en eſt de la puiſſance civile dans les républiques libres, comme dans la nature, c'eſt ce qui a volonté.

Si les loix fondamentales n'ont pas pourvu dans la république à ce que ce qui a volonté jouiſſe de ſon droit, il y a vice.

Les actes ſont des diſpoſitions qui tiennent leur efficacité du droit, ou il faut les regarder comme des voies de fait.

Les actes qui tiennent leur efficacité du droit, ſont ou judiciaires, ou intrajudiciaires; ou un ſeul y intervient, ou pluſieurs; un ſeul, comme dans les teſtamens; pluſieurs, comme dans les conventions.

Voilà l'analyſe ſuccinte de la philoſophie de Léïbnitz.

Jamais homme peut-être n'a autant lu, autant étudié, plus médité, plus écrit que Léïbnitz; cependant il n'exiſte de lui aucun corps d'ouvrages; il eſt ſurprenant que l'Allemagne, à qui cet homme fait autant d'honneur lui ſeul que Platon, Ariſtote & Archimede enſemble en font à la Gre-

Digitized by Google

ce, n'ait pas encore recueilli ce qui est sorti de sa plume. Ce qu'il a composé sur le monde, sur Dieu, sur la nature, sur l'ame, comportoit l'éloquence la plus sublime. Si ces idées avoient été exposées avec le coloris de Platon, le philosophe de Leipsic ne le céderoit en rien au philosophe d'Athenes.

On se plaindroit, & avec quelque raison sans doute, si nous ne rendions pas à ce philosophe toute la justice qu'il mérite. C'étoit ici le lieu de parler avec éloge, avec admiration de cet homme célebre; & nous le faisons avec joie. Nous n'avons jamais pensé à déprimer les grands hommes : nous sommes trop jaloux de l'honneur de l'espece humaine; & puis nous aurions beau dire, leurs ouvrages transmis à la postérité déposeroient en leur faveur & contre nous; on ne les verroit pas moins grands, & on nous trouveroit petits.

* * *
* *
*



Digitized by Google